Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville . . . . . . $ 4.00
Un An par la Poste . . . . $ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA.
ABONNEMENT
Un An en Ville . . . . . $ 2.00
Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 234 OTTAWA, JEUDI 5 NOVEMBRE 1891 LE NUMERO 2 CENTS

Enquete sur le Socialisme

EN EUROPE

XI

ANGLETERRE

M. WILLIAM MORRIS

Un rassemblement s'était formé, il y a quatre ou cinq ans, dans une rue de Londres. Debout sur le trottoir, tête nue, sanglé dans une longue redingote, un homme criait et gesticulait, un solide petit homme d'une cinquantaine d'années, avec un teint cramoisi où luisaient deux grands yeux ronds d'un bleu d'acier. Incapable de rester immobile, il piétinait sur place ; l'abondance de ses gestes agitait tout son corps d'un frémissement continu ; son épaisse chevelure grise flottait comme une crinière ; et tantôt il brandissait au bout de son poing levé, tantôt il mâchonnait entre ses dents une petite pipe de bois noir. De toute la force de ses robustes poumons, avec cette voix glapissante et affectée que croient devoir prendre les Anglais, dès qu'ils parlent en public, cet apôtre improvisé démontrait aux passants, non point, comme on aurait pu s'y attendre, les avantages du retour vers Christ ou les inconvénients de la damnation, mais la nécessité de la lutte des classes et de la révolution sociale.

La police est à Londres plus patiente qu'à Paris. Elle finit pourtant par s'impatienter, et l'orateur fut conduit au poste, toujours criant et gesticulant, avec sa petite pipe toujours en mouvement. Et comme au poste le magistrat lui demandait qui il était pour troubler ainsi l'ordre de la rue : " Je suis, répondit il, un artiste, un poète aussi, et assez renommé, je crois, dans le monde entier."

Le monde entier se bornant, pour un Anglais, à l'Angleterre et à ses dépendances, M. William Morris n'avait pas menti : car il n'y a guère d'Anglais un peu lettré qui ne le connaisse et ne l'admire, comme artiste, comme poète surtout. Et n'allez pas croire que M. Morris soit un poète populaire, un chansonnier socialiste à la façon de feu Potier ou de M. J. B. Clément : c'est au contraire le plus raffiné des plus raffinés, le seul poète anglais de notre temps qui réponde à l'idée que nous nous faisons d'un *esthète* ou d'un *préraphaélite*.

Mais la police anglaise n'a le droit de connaître qu'un seul poète, le Lauréat ; pour celui là seul elle réserve des égards spéciaux; et tous les autres ne sont à ses yeux que littérature, c'est à dire quelque chose d'assez inférieur, tenant davantage du *cad* que du *gentleman*. Aussi, M. Morris aurait il sans doute été envoyé au violon comme un simple pickpocket, s'il n'avait eu à faire valoir devant le magistrat un titre autrement considérable que celui de poète : son titre de grand industriel, directeur de la maison *Morris and Co*, de Hammersmith, fameuse dans tout le royaume pour sa spécialité de tapis et de papiers peints.

***

Industriel, poète et agitateur socialiste, M. Morris est tout cela en même temps ; et sous aucun de ces trois aspects il ne ressemble à personne.

Sa fabrique de tapis et de papiers peints lui vient de son père, qui déjà en avait fait une maison de premier ordre ; mais c'est à lui seul qu'elle doit son caractère particulier de *fabrique préraphaélite*. On sait comment, il y a une trentaine d'années, la Renaissance du seizième siècle est apparue aux artistes anglais non plus comme le point de départ, mais comme le terme d'un développement artistique. Le retour aux primitifs devint désormais la devise de tous ceux qui se souciaient de l'idéal, ou simplement de la mode. Et tandis que les uns essayaient de renouveler Fra Angelico, Botticelli, le Dante et Pétrarque, tandis que d'autres créaient le jupon, la ceinture et le chapeau esthétiques, M. William Morris, plus érudit que M. Ruskin lui même dans l'histoire des arts et des moyen âge, eut l'idée de rendu esthétique la décoration des appartements, en y faisant revivre les formes et les traditions du Quattrocento.

La fresque, naturellement, l'aurait accommodé mieux que tout : mais les temps étaient si changés depuis le moyen âge, qu'on ne pouvait guère espérer de racoler une équipe de peintres, capables de peindre à fresque tous les appartements du royaume. Et ainsi M. Morris dut se rabattre sur les moyens plus démocratiques du tapis et du papier peint. Il fit tout ce qu'il put, du moins, pour les élever à la dignité de la fresque. Avec l'aide d'abord des peintres de la Confrérie Préraphaélite, avec l'aide ensuite du dessinateur Walter Crane, son compagnon dans la propagande socialiste, il a imaginé toutes sortes de modèles bizarres, où se mêlent de frêles formes indécises, en des harmonies de couleurs très vibrantes ou très effacées. Et le nombre est infini aujourd'hui des maisons anglaises un peu vouées aux Muses, qui ont sur leurs murs des papiers peints Morris, et des tapis Morris sur leurs escaliers.

J'avoue que les tapis et les papiers peints de M. Morris sont à mon goût trop anglais, et que le seul style décoratif anglais qui me plaise est celui qui parvient à se passer de toutes prétentions artistiques. Mais je crois en revanche que les vers de M. Morris sont les plus beaux qui soient dans la littérature anglaise de ce siècle. A Oxford, où il a fait ses études, M. Morris a eu pour condisciple M. Swinburne ; il s'y est lié aussi avec le peintre poète Dante Rossetti, qui s'occupait alors de peindre à fresque (le malheureux) les murs du Club de l'Union. Ce sont ces trois poètes ; M. Swinburne, Rossetti et M. Morris qui représentent dans la poésie de leur pays le groupe préraphaélite ; mais seul M. Morris est un vrai préraphaélite, autant qu'un Anglais peut être quelque chose de pareil, et quatre siècles après Raphaël.

Son premier recueil, la *Défense de Guen evere*, sa *Vie et Mort de Jason* son *Paradis Terrestre*, un cycle de récits faisant alterner les légendes classiques avec les mythes du moyen-âge : ce sont trois modèles d'un art plus travaillé et plus pur de forme que celui de nos parnassiens, mais avec cela véritablement archaïque, tout plein d'images et d'assonances qui semblent venir d'un autre temps ; tel enfin, jusque dans le choix des mots, qu'on aurait pu l'attendre d'un poète devant la Renaissance.

L'auteur de ces poèmes semblait naturellement désigné, il y a dix ans, pour devenir l'héritier présomptif de lord Tennyson dans la fonction de lauréat. Par sa famille, par sa fortune, par sa situation industrielle, il apparaissait à ses compatriotes honorable ; honorables aussi étaient ses vers, en outre de leur beauté artistique, tandis que la luxurieuse sensualité de Rossetti et le républicanisme blasphématoire de M. Swinburne les avaient à jamais exclus de toute participation aux faveurs officielles. Ajoutez y que, sauf pour ce qui touchait la poésie et le papier peint, M. Morris était le moins révolutionnaire des hommes. A Oxford, il s'était signalé par enthousiasme pour les théories de Carlyle, qui légitimait, comme on on sait, le triomphe de la force sur le droit. Plus tard, dans une série de conférences sur l'art, il avait bien regretté la disparition des guides et des confréries du moyen âge; mais cela encore n'avait rien de subversif, et le public anglais continuait à le considérer comme le modèle du poète tout accaparé par le culte du beau.

Aussi la stupeur elle fut grande, d'un bout à l'autre de l'Angleterre, en 1883, lorsqu'on apprit que M. William Morris, l'éminent directeur de la maison Morris and Co de Hammersmith, auteur de remarquables poèmes et successeur éventuel de lord Tennyson, venait d'arborer le drapeau rouge et était devenu l'un des chefs de la FÉDÉRATION DÉMOCRATIQUE SOCIALISTE, fondée peu de temps auparavant par M. Hyndman.

***

Cette stupeur dure encore, après huit ans, et le zèle socialiste de M. Morris ne semble pas non plus sur le point de se relâcher. Non pas qu'il lui ait fait perdre de vue, pourtant, ses anciennes occupations industrielles ou littéraires. M. Morris est toujours resté soucieux de la prospérité de sa maison; l'avenir de ses enfants continue à lui tenir à cœur; et point davantage il n'a renoncé à ses projets poétiques. Il continue à publier, de temps à autre, une série d'ouvrages en prose et en vers, des façons d'épopées sur le sujet des mythes scandinaves. L'idée y est encore plus simple, l'image plus brutale, le vocabulaire plus primitif, plus épuré de toutes expressions latines, que dans ses poëmes d'autrefois: si bien qu'on serait vraiment tenté d'attribuer la *Mort de Sigurd* et tous ces singuliers récits à quelque barde normand des âges primitifs.

C'est cependant au socialisme que M. Morris consacre désormais le meilleur de ses soins. Et personne n'a eu autant de part que lui dans le récent développement de l'idée socialiste en Angleterre. Par la parole, par la presse, sa propagande a été infatigable. Orateur maladroit et timide au début, il a su se forcer à improviser ses discours au lieu de les lire, comme il faisait d'abord, il s'est habitué à la riposte; sa maladresse et sa timidité même lui ont servi, en exagérant la violence de ses invectives. Avec cela, toute l'ardeur, tout le désintéressement d'un apôtre. Aucun moyen ne lui a semblé indigne de lui pour répandre l'idée. On l'a vu passer des semaines parmi des ouvriers, dans des coins perdus de l'Ecosse; on l'a vu ameuter les passants sur les places, distribuer des prospectus à l'entrée des gares. Il a organisé chez lui, à Hemmersmith, des conférences hebdomadaires pour les ouvriers du district. Il a longtemps rédigé, quasi à lui seul, un journal, le *Commonweal*; il a même fait servir son génie de poète au bénéfice de la cause, en publiant une série de *Chants pour les socialistes*, des chants malheureusement trop *préraphaélites* encore pour avoir un plein effet.

« Accourez là, disait il, mes gars, et écoutez une histoire qui est encore à dire — une histoire des merveilleux jours qui vont naître et où tout sera mieux que bien ! »

M. Morris a eu le tort seulement d'apporter à son action socialiste cette impatience nerveuse, cette mobilité, ce besoin de s'agiter sur place qui sont les traits essentiels de sa physionomie. Après avoir dirigé avec M. Hyndman la *Fédération socialiste*, il a fondé avec M. et Mme Aveling la *Ligue socialiste* : cette Ligue, à son tour, il vient de la quitter ; maintenant il se trouve isolé, à la tête d'un parti peu nombreux et qui ne paraît guère en voie de prospérer.

Ainsi son influence, après avoir été considérable, risque de s'amoindrir. Peut être est ce que les ouvriers anglais ont fini malgré tout par s'apercevoir que cet agitateur était un poète, car il y a entre la poésie et le socialisme une antipathie de jour en jour plus marquée. Mais peut être aussi est ce que M. Morris, dans les intervalles de sa propagande, s'en retournait à ses vers et à ses papiers peints, tandis que les autres chefs du socialisme anglais n'arrêtaient pas d'intriguer, de combiner secrètement des traités d'alliance et des plans d'attaque, de se pousser dans l'ombre au détriment de leurs rivaux.

Quand un chasseur bas normand veut se débarrasser de son chien, il l'accuse d'être enragé. Quand un chef du socialisme veut se débarrasser d'un collègue, il l'accuse d'être anarchiste. " Anarchiste ! " crie M. Bebel à M. Werner. " Anarchiste ! " crie M. Liebknecht à M. Domela Nieuwenhuys. " Anarchiste ! " crie, de sa voix nasillarde, Mme Aveling à M. William Morris. Et il est vrai que le rêve de M. Morris est une société sans maîtres ni lois, une société où chacun serait libre : mais pour que cette société puisse un jour se constituer, M. Morris réclame d'abord, tout comme les marxistes, la guerre des classes, la dictature du quatrième état, l'organisation collective. Il s'est très clairement expliqué là dessus dans un petit livre récent, *News from Nowhere* (Nouvelles de nulle part), où il a essayé à son tour une réalisation de son utopie. Il y fait voir une Angleterre idéale, rendue, par la suppression du régime capitaliste, au culte de l'art et de de la beauté. Et je ne crois pas que depuis la *République* de Platon, le socialisme ait donné au monde une œuvre d'un art si parfait. Je ne crois pas que M. Morris ait jamais écrit dans ses ouvrages de pure littérature d'aussi merveilleuses pages que, par exemple, ce récit d'un voyage le long des bords de la Tamise, tout imprégnés des parfums, tout résonnants des échos d'une vie nouvelle. Il y a des femmes aussi dans ce livre, de nobles jeunes femmes en robes flottantes qui passent, les yeux allumés de sourires ; des femmes infiniment plus gracieuses que toutes les héroïnes de Rossetti, de M. Burne Jones, voire de Botticelli. Elles enchantent les yeux de leurs mouvements légers, elles s'offrent à tous ceux qui veulent les prendre, aux lecteurs eux mêmes; ce sont elles qui leurs expliquent, entre deux baisers les avantages de la révolution sociale. Et l'on s'attarde entre leurs bras, et l'on est tenté de préférer à tous les Marx et à tous les Lasselle ce socialiste plus pratique qui, par la vertu de son art, a trouvé le moyen de réaliser d'emblée un monde délicieux, un monde où la justice n'empêche par la beauté.

T. DE WYZEWA.

ASSOCIATIONS SYNDICALES EN FRANCE

Le ministère du commerce en France a donné officieusement connaissance à la presse les points cardinaux de l'annuaire des syndicats professionnels pour 1891.

D'après ce document et contrairement à l'opinion générale, le mouvement syndical serait en progrès. Il y aurait 3,253 associations de cette nature, dont 2 503 industrielles et 850 agricoles. Sur les 2,503 associations industrielles, il y en aurait 1,127 de patrons et 1,250 d'ouvriers, plus 126 mixtes; l'augmentation pour l'année serait de 498. Il y a, en outre, 137 syndicats irréguliers, composés en grande partie d'ouvriers amateurs. Le personnel comprend 566,380 individus dont 106,157 patrons, 169,298 agriculteurs et 205,152 ouvriers.

Ce sont ces 205,152 ouvriers, dont 200,000 sont des comparses inconscients, qui entretiennent l'agitation parmi les 9 millions de travailleurs qu'il y a en France.

En 1890 les syndicats avaient fait 114,967 recrues, dont 65,460 ouvriers, 12,746 patrons, 35 064 cultivateurs et 1,677 fantaisistes.

Il est à remarquer que le total de 596,380 résume toutes les adhésions sans tenir compte ni des décès, ni des défections. En somme, les syndicats sont des amusettes explosibles, mais peu dangereuses.

Entre mendiants :

—Le commerce ne va plus, mon pauvre vieux, plus du tout !

—Ça, c'est bien vrai !

—A quoi ça tient il donc ?

—Il y a tant de gens aujourd'hui qui se croient capables d'entrer dans notre état !

Un Mars du *Journal amusant* :

—C'est drôle, la campagne ! quand j'y suis, je m'y embête, et quand je n'y suis plus, je commence à m'y amuser !

L'EMULSION
d'Huile de FOIE de MORUE
DE
SCOTT
Guérit la
PHTISIE
Quand elle est incipiente.
Son Goût ressemble à celui du Lait.
Méfiez-vous des imitations et achetez les véritables flacons enveloppés dans du papier saumon.
Chez tous les Pharmaciens. — Prix, 50 cents et $1.00.
SCOTT & BOWNE, Belleville.

PISO'S CURE FOR
La Meilleur Cure de la tousse
En vente dans toutes les pharmacies.
CONSUMPTION
25 CTS.

M. DE FREYCINET

Paris, Oct. 1891.

A Paris, les hommes du jour ne jouissent généralement que d'une faveur éphémère ; en voici un cependant qui, par exception, possède ce bien si recherché depuis plusieurs années déjà. J'ai nommé M. de Freycinet, président du Conseil et pour la quatrième fois ministre de la guerre, M. de Freycinet à qui l'Académie française a ouvert ses portes cet été.

Le personnage est si répandu qu'il semble inutile de le cramponner au passage. Un corps de taille moyenne et d'aspect plutôt chétif, sur lequel s'étaient abattues récemment les sciatiques douloureuses , la tête un peu penchée, mais depuis quelque temps avec des joues colorées, fruit des cures réconfortantes ; les cheveux blancs et la barbe aussi, quoique l'homme n'ait pas plus de soixante trois ans ; un sourire aimable, servi par des yeux pénétrants; enfin, une voix douce, avec un accent légèrement méridional et d'où sort une parole pleine de nuance : voilà l'homme chez lui, dans son cabinet, quand il a le temps de causer.

Mais ce n'est là que le côté apparent de M. de Freycinet. Sous cette enveloppe frêle se cache une force de résistance inaroyable dans les occupations qui l'accablent. Président du Conseil, il dirige tout, il voit tout. Viennent ensuite les Chambres et les voyages, qui ne lui épargnent aucune fatigue. Il parle alors des heures entières, sans même s'essuyer le front ; il va de Paris à Marseille, comme nous allons à Versailles, et en descendant de son coupé, il est en pleine possession de son intelligence, de sa lucidité, comme s'il sortait de cinq ou six heures de sommeil dans un bon lit.

J'ai dit qu'il parle sans fatigue, et cependant son genre d'éloquence exige une contenation d'esprit sans pareille. La phrase est claire, élégante, sans efforts ; mais tous les mots en sont pesés avec le soin que met un bijoutier à peser des pierres précieuses. Sa situation parlementaire est commode, quand il ne s'agit que de laisser libre cours aux passions anti cléricales et antimonarchiques ; mais un gouvernement sérieux ne saurait s'éterniser sur cette piste, et il arrive des moments où la modération s'impose, comme la loi du bon sens. Alors se présente M. de Freycinet avec un discours, grand ou petit, suivant la circonstance, et calculé pour désarmer la droite sans irriter la gauche en faisant miroiter une République dans laquelle M. Clémenceau et M. Piou seraient presque tentés de se tendre la main.

L'artiste est donc incomparable chez M. de Freycinet ; en est il de même de l'homme politique ? Ici, je demande la permission d'ouvrir une parenthèse personnelle. Les institutions actuelles ne représentent pas le gouvernement de mes rêves, et je reste fidele aux idées monarchiques. Mais l'homme d'Etat qui est à la tête de la République, et qui en est le pilier, est doué des qualités les plus remarquables ; pourquoi le contester ?

Voilà quatre fois qu'il est président du Conseil : nul n'a donc été plus discuté que lui, et il a dû, par sa fortune même, soulever autour de son nom beaucoup de rancunes, dans une démocratie qui, comme celle de l'antique Athènes, a érigé l'envie en principe. Deux faits surtout lui sont reprochés : les opportunistes l'accusent d'avoir livré l'Egypte à l'Angleterre ; les monarchistes, les conservateurs, les républicains modérés ne lui pardonnent pas d'avoir attaché sa responsabilité à l'expulsion des princes. Je vais examiner successivement ces deux griefs.

Pour ce qui est du premier, il n'a pas le moindre fondement. C'est la Chambre des députés seule qui nous a fait perdre l'Egypte. L'aventure est assez oubliée, pour qu'il y ait intérêt à la rappeler dans ses traits essentiels.

Arabi Pacha avait préparé en Egypte une insurrection formidable, qui éclata au mois de septembre 1881. Aussitôt l'Angleterre exprima l'intention d'intervenir par les armée, soit seule, soit en compagnie des autres puissances. La procédure diplomatique entra alors en action, mais avec les allures de la machine de Marly. Une conférence européenne fut réunie à Constantinople; il n'en sortit que des propositions impratiquables. Pendant ce temps, Arabi marchait et en venait à proclamer sa dictature en face du Khédive à moitié détrôné.

L'Angleterre impatiente nous demanda de partager avec elle la responsabilité d'une expédition pour balayer l'usurpateur et replacer sur son trône Tewfick Pacha ; elle nous offrit même, à ce propos, son alliance complète. Nous déclinâmes la proposition. A la fin, en juillet 1882, un accord intervint entre Paris et Londres, aux termes duquel les deux puissances s'emploieraient à protéger le Canal de Suez; il s'agissait de l'envoi de 5,000 de 8,000 hommes au besoin, à la charge de chacun des deux gouvernements, et pour notre compte d'un crédit de 9,400,000 francs à ouvrir au ministère de la marine. Le plan était très raisonnable et la dépense très justifiée ;mais ici comme à Londres, elle avait besoin d'être autorisée par les Chambres.

Malheureusement, M de Freycinet avait encouru la haine des opportunistes, en se prêtant quelques mois auparavant à la chute si rapide du ministère Gambetta. De leur côté, les radicaux craignaient les dangers d'une telle expédition qui, à les en croire, pouvait faciliter l'action hostile de M. de Bismarck contre nous. La correspondance échangée avec Berlin avait été communiquée à la Commission : elle ne lui avait pas paru assez explicite. C'est dans ces conditions ingrates que s'ouvrit la discussion devant la Chambre des députés, le 29 juillet.

M. Clémenceau, pour combattre l'expédition projetée, s'appuya principalement sur l'état précaire de l'Europe ; pendant ce temps, les amis de M. Gambetta soutenaient que nous abandonnions l'Egypte ; enfin, on publiait des télégrammes de M. de Lesseps, assurant que le Canal n'était nullement menacé. Bref, au scrutin public, malgré un discours très lumineux de M. de Freycinet, le crédit fut repoussé par 416 voix contre 75. On dit qu'une heure après, le président du Conseil aurait été à même de fournir des assurances plus explicites de la part du cabinet de Berlin; mais la question était tranchée et le ministère n'avait plus qu'à soumettre sa démission. A la distance où nous sommes aujourd'hui de cette journée parlementaire, il est permis d'affirmer qu'elle est tout à l'honneur de M. de Freycinet, tandis que la Chambre des députés, en rejetant son projet, commit une faute politique dont les conséquences seront peut être irréparables.

***

Mais si M. de Freycinet eut le coup d'œil d'un homme d'Etat dans la question égyptienne, je ne puis lui rendre le même hommage dans la question des princes, qui fut l'événement capital de son troisième ministère.

Le prince royal de Portugal, aujourd'hui le roi Charles Ier, allait épouser la fille aînée de M. le comte de Paris, la princesse Amélie, et une brillante réception avait été donnée, le 15 mai 1886, à l'hôtel de la rue de Varennes. Tout le Paris non officiel et indépendant y assistait : je lis même dans quelques journaux du temps que M. Jules Simon en faisait partie. Dès le lendemain, une immense clameur s'éleva dans la presse radicale contre cette fête, cependant bien inoffensive. A en croire les ennemis des princes, le scandale avait dépassé toutes les bornes ; c'étaient les cadres d'un gouvernement monarchique qui s'étaient étalés en face de la République française pour se moquer d'elle et la renverser.

Le président Grévy encourageait le mouvement de toutes ses forces en sous mains. Cet austère, ce vertueux qui avait déjà ouvert si largement l'Elysée à une agence d'affaires, avait voué une haine implacable aux princes, et ne cherchait qu'un prétexte pour les bannir. Le ministère prit donc l'affaire en mains, et déposa un projet de loi autorisant le gouvernement à interdire l'accès du territoire français aux membres des familles ayant régné sur la France. Entre temps, notre ministre à Lisbonne adressait au Roi une harangue pour le féliciter du mariage du prince royal, en ajoutant qu'une telle union devait établir un lien de plus entre les deux nations" !

On sait le reste. Votée le 9 juin par la Chambre des députés, et le 23 suivant par le Sénat, la loi fut appliquée, dès le 24 au matin. Voilà par conséquent plus de cinq ans que le chef de la Maison de France vit sur la terre étrangère, sans que ses amis et ses partisans puissent entrevoir le jour où les portes de la patrie lui seront rouvertes.

M de Freycinet n'avait pas grand goût pour ces violences, mais il a eu le tort d'en accepter la responsabilité, et il se serait honoré devant l'histoire en refusant de s'y associer.

***

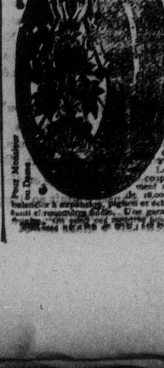
Si M. de Freycinet avait disparu alors définitivement de la scène politique, nous voyons maintenant qu'il n'aurait pas eu le temps d'y donner sa mesure. Placé à la tête de l'armée française, comme ministre de la guerre depuis trois ans et demi, et président du Conseil pour la quatrième fois, il s'applique, avec une rare intelligence, à l'organisation de nos forces militaires, sous les traits d'un Carnot, et en ressemblant bien plus à ce modèle que le petit fils de Carnot lui même, qui occupe les fonctions de Président de la République. La destinée lui a permis ainsi de reprendre, après une interruption de plus de dix sept ans, l'œuvre qui lui était échue en partage, aux heures douloureuses de la défaite et de l'invasion.

Dans un livre très instructif qu'il fit paraître alors, sous le titre de : *la Guerre en province*, il se demande si nos malheurs ne doivent pas être attribués " à quelque raison supérieure aux causes physiques ", et s'il n'y a pas là " une sorte d'expiation de fautes nationales ou le dur aiguillon pour un relèvement nécessaire ". Cet aiguillon, si je ne me trompe, il l'a senti plus qu'un autre, et en comparant les forces militaires qu'il a vues autrefois à l'œuvre à celles qu'il a aujourd'hui sous la main, on comprend sa satisfaction et sa fierté. Il plane donc sans conteste au dessus de tous les politiciens qu'enfante sans relâche la République, et je serais tenté de le définir l'homme nécessaire de ce régime.

Il lui a fallu plusieurs années pour montrer autre chose qu'un esprit souple, délié, insaisissable ; maintenant il est l'âme d'une armée qui, de l'aveu de tous, est la plus belle que nous ayons jamais eue L'effet produit par les grandes manœuvres de septembre a été considérable en Europe : il serait peu convenable de rapporter ce qu'on a dit à l'étranger de tel ou tel de nos généraux, et comment on classe les principaux d'entre eux par ordre de mérite ; mais une impression nette, unanime, domine toutes ces nuances, c'est que, dans l'ensemble de nos forces défensives, nous avons avec le nombre la solidité, l'expérience, la cohésion patriotique. A propos de l'entente franco russe, M. Ribot a rendu justice à ses devanciers, en remontant jusqu'aux ministres conservateurs: les conservateurs à leur tour manqueraient aux lois du bon goût, autant que de la vérité, s'ils contestaient la haute valeur de M. de Freycinet et l'importance hors ligne de ses services au ministère de la guerre.

WHIST.

Vous ne payez rien du tout



C'EST GRATIS
Pour l'examen. Coupez cette annonce, envoyez-la à notre adresse et nous vous enverrons la montre par express, " C. O. D.", franc de port; nous payons les frais de transport. Vous pouvez l'examiner; si vous ne la trouvez pas telle que décrite ici, laissez-la entre les mains de l'agent; si au contraire, vous en êtes parfaitement satisfait, vous n'avez qu'à la payer notre PRIX SPECIAL ... et à garder la montre.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE